

Abdellali MERDACI*

Louis-Ferdinand Céline,
d'une folie l'autre.
*Littérature et prescription
de l'écart social et politique.*

L'auteur du *Voyage au bout de la nuit* (Paris, Denoël, 1932) aurait-il pu exister dans ses positions les plus extrêmes, de l'engagement dans la collaboration à l'antisémitisme, sans y avoir reçu la délégation du champ littéraire français de ces années 1930-1940, qui en désigne le profil singulier et marginal ? Cet « art de se mettre dans son tort » du romancier et pamphlétaire qu'évoquait Pascal Pia¹ ne ressortissait-il pas d'une prescription de rôles, définissant un éthos d'auteur² ? Cette posture d'écrivain, aux airs souvent canaille, Céline la renvoie à une mise en scène³, un jeu

* Docteur en linguistique. Écrivain-universitaire.

¹ *Le Magazine littéraire* (Paris), n° 26, février 1969.

² Au sens où le définit Dominique Maingueneau, « un comportement socialement évalué, qui ne peut être appréhendé hors d'une situation de communication précise, intégrée elle-même dans une conjoncture socio-historique déterminée » (Cf. *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004).

³ Dans son *Histoire de la littérature française de 1940 à nos jours* (Paris, Fayard, 1978), Jacques Brenner observe : « La part de

forcément outré, à la fois attractif et répulsif, qu'il identifie dès ses premiers pas publics dans la littérature et que lui recommandait expressément son éditeur Gaston Gallimard : « ...il est mécène, c'est entendu, Gaston... mais il est commerçant aussi, Gaston... je voulais pas lui faire de peine... je me suis mis à rechercher dare-dare, quelques aptitudes à « jouer le jeu »... pensez, scientifique comme je suis, si j'ai prospecté les abords de ce « jouer le jeu » !... »⁴. Dans ce vaste « Guignol's band » de l'entre-deux-guerres et de la seconde guerre mondiale, Louis-Ferdinand Céline va tenir consciencieusement le rôle de repoussoir dans l'univers des lettres et des idées, d'imprécateur et de prophète de l'anéantissement, annonciateur de sombres apocalypses.

1. *Le persécuteur et le persécuté*

Au départ, il y a une idée fixe, paranoïde. Céline se projette comme une victime expiatoire de la société, relativement au rôle qu'elle lui a reconnu. Il est à la fois persécuté et persécuteur lorsqu'il se fait le héraut imperturbable de la haine raciale, fustigeant les juifs et les nègres. Dans un entretien avec Robert Sadoul, à la Radio Suisse Romande, il déclare : « Mais n'est-ce pas, il est évident que suis destiné à être craché, vilipendé, sali, mortifié, fusillé si possible, jusqu'à la fin de mes jours »⁵. Comment Céline *agit, parle et écrit* cette prescription de rôle, assumant le tragique écart social et politique, traçant son périmètre dans la houle d'une

comédie est considérable chez Céline et il a entretenu une réputation avec autant de soin qu'un Montherlant ». Il est vrai que Céline a accompagné son œuvre d'écrivain de nombreuses déclarations – souvent invraisemblables – sur son itinéraire dans les deux guerres mondiales, sur ses engagements, sur sa famille et sur ses rapports aux écrivains de sa génération.

⁴ *Entretiens avec le professeur Y.*, Paris, Gallimard, 1963.

⁵ « Céline : Au début était l'émotion », *Le Magazine littéraire*, n° 280, septembre 1990

histoire démente, nageant dans l'insondable marécage de toutes les folies de son époque ? L'auteur s'est toujours projeté dans la silhouette chaotique d'un personnage du Robinson de « *Voyage* » - plus que Bardamu, son véritable double dans « *Voyage* » - le crâne étoilé par un éclat de balle ennemie, dès le mois de novembre 1914. N'a-t-il pas affirmé avoir été trépané pendant sa mobilisation au front ? Aujourd'hui, il est parfaitement établi que c'est un mythe, qu'il a patiemment diffusé. Louis-Ferdinand Destouches a certes été blessé, non pas à la tête, mais au bras⁶. Il peut alors, comme ses héros, parler du même lieu écartelé de la Grande guerre et de ses meurtrissures sans fin ? Et d'en prolonger les incertitudes et les indéterminations dans la folie⁷ : « On lui demande [au fou] où il est, qui il est et quelle heure il est, n'est-ce pas, c'est à ça qu'on revient dans le... c'est l'ABCD de l'interrogatoire du fou, n'est-ce pas, c'est le monsieur qui ne sait plus où il est, ni qui il est, ni où il est. Eh bien, je ne peux pas dire que les écrivains d'aujourd'hui se rendent très bien compte. Il y a une folie sur cette... cette placidité de l'écrivain actuel devant le monde moderne, il y a une espèce de folie qui consiste à nier en somme, à ne plus savoir où il est, il ne sait pas où il est, il ne sait plus qui il est, et quelle heure il est »⁸.

Cette perte de repères devient consomptive. Elle explique le cataclysme permanent que l'écrivain porte en lui et qu'il explique, en 1933 déjà, à un journaliste du *Canard enchaîné* : « Il m'a fallu servir pendant tant d'années, de fils,

⁶ Cf. sur le parcours du cuirassier Louis-Ferdinand Destouches, Jean Bastier, *Le Cuirassier blessé*, Paris, du Lérot, 1999.

⁷ Céline pouvait – à défaut d'avoir exercé dans la spécialité – revendiquer une culture psychiatrique, d'Ernest Dupré à Jean-Martin Charcot et à Gustave Roussy, inventeur du diagnostic et du protocole de prise en charge des psycho-névroses liées à la guerre, qui inspire le personnage du professeur Bestombes dans « *Voyage* ».

⁸ R. Sadoul, art.cit.

de serf, de paillason, de héros, de fonctionnaire, de bouffon, de vendu, d'âme, d'écureuil, à tant de légions de fous divers, que je pourrais peupler tout un asile rien qu'avec mes souvenirs »⁹. Dans cet univers, promis aux séismes les plus foudroyants, où la religion et la politique ne sont plus raison, Céline occupe la position excentrée de l'imprécateur et du guide visionnaire, vibronnant au-dessus de la fange et des miasmes, s'employant à changer le monde¹⁰.

2. *Le prosateur inattendu.*

Louis-Ferdinand Céline garde-t-il sereinement une sérieuse distance d'avec le métier des lettres qui deviendra le sien ? Il n'a sans doute pas rêvé d'être un écrivain. Il entre dans la littérature par effraction, il n'y a jamais été élu ou appelé De retour de la grande guerre, après d'incroyables pérégrinations tourmentées sur les chemins d'Afrique et d'Europe, il obtient une dérogation pour faire des études de médecine achevées en 1924, avec la soutenance d'une thèse sur le médecin hongrois Philippe Ignace Semmelweis (*Semmelweis*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2001). Cette période de huit ans qui commence avec sa sortie de la faculté de médecine et s'achève avec la publication de *Voyage au bout de la nuit*, reste assez significative des difficultés du docteur Destouches à s'engager dans une voie professionnelle structurante. Il cumule les expériences inabouties que révèlent trois directions déçues.

⁹ Cité par Philippe Muray, *Céline*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2001.

¹⁰ Dans un entretien avec Philippe Djian, Lucette Almanson Destouches, la veuve de Céline, note cette aspiration de l'homme et de l'écrivain : « Et si par moments il était un peu dur avec les gens, c'était pour qu'ils se réforment, pas pour autre chose » (Cf. *Le Magazine littéraire*, n° 26, février 1969).

1° | Fonctionnaire pendant quatre années, de 1924 à 1927, à la Société des nations (SDN), à Genève, il sillonne l'Afrique dans le cadre d'une enquête sur les structures sanitaires qui le verra très vite confronté à l'absolutisme colonial anglais et français¹¹. Cette expérience de la déchéance humaine nourrira plus tard hargneusement celle de Ferdinand Bardamu.

2° | Libéré par la SDN, il est épisodiquement, jusqu'à 1932, médecin dans un dispensaire de la banlieue parisienne, à Clichy. Pratique-t-il, non sans bonheur, la pharmacopée ? Il met au point des médicaments pour guérir le coryza du nourrisson, l'hémorragie ou la maladie de Basedow, pour le compte du laboratoire pharmaceutique Robert Gallier¹², et visiteur médical dans le sud de la France.

3° | S'il lui est arrivé souvent d'écrire¹³, rédigeant une nouvelle (*Des vagues*, 1917), des pièces de théâtre (*L'Église* et *Progrès*, 1927) et une sévère contribution sur « La santé publique en France »¹⁴ (1930), publiée par la revue *Monde* d'Henri Barbusse, ces expériences restent sans effet ; le texte de *L'Église* est refusé par plusieurs éditeurs dont Gallimard.

De l'humanitaire dans les délégations de la SDN à la pratique de la médecine populaire et à la recherche

¹¹ On se reportera sur cette brève expérience à l'ouvrage collectif *L.F. Destouches à la SDN, 1924-1927*, Genève, Histoire culturelle, 2001.

¹² Cf. sur cet aspect de l'itinéraire de Céline, le témoignage – contesté par Lucette Almanson Destouches - de son ami le peintre Henri Mahé, *La Brinquebale avec Céline*, Paris, La Table ronde, 1969.

¹³ Dominique de Roux a rassemblé et édité la correspondance et les premiers textes littéraires de Céline, *Les Carnets du cuirassier Destouches (Les Carnets de l'Herne)*, Paris, 1963 et 1965).

¹⁴ La littérature médicale du docteur Destouches a été regroupée par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard dans la troisième livraison des *Cahiers Céline* (Gallimard, 1977).

pharmaceutique, dédoublée par une charge peu gratifiante de visiteur médical, enfin à la littérature, Céline – né en 1894 – arrive à un âge de maturité sans pour autant entrevoir de choix professionnel résolu. Il n’a jamais vraiment eu la vocation d’être un écrivain, plus précisément faire le métier d’écrivain. Il l’est devenu par besoin. Il confie ainsi au critique Robert Sadoul¹⁵ qu’il n’a envisagé l’écriture du « *Voyage* » que pour acquérir en toute propriété une maison. La maison convoitée n’a certes pas été achetée, mais Céline deviendra un auteur couronné de succès qui devra très vite, sans hésitation, choisir entre la médecine et la littérature.

Prosateur inattendu et solitaire, en deçà des fortunes acquises et repues d’un monde littéraire farouchement conservateur, attaché à un classicisme des formes, préservant d’archaïques legs, Louis-Ferdinand Céline n’avait aucune chance. Cet écrivain occasionnel, entré par accident dans la carrière littéraire, va pourtant contribuer au renouvellement de la littérature française du XX^e siècle, autant par son écriture éclatée, ses fameux trois points de suspension et ses phrases sans fin, que par l’intuition toute géniale du rapport qu’il construit à l’institution littéraire de son époque.

Louis-Ferdinand Céline a parfaitement pris la mesure d’un champ littéraire français qui a accumulé depuis la fin du XIX^e siècle des crises successives, jamais résolues. Ces crises sont plus liées à des conceptions bourgeoises et étriquées de la littérature, dénoncées au lendemain de la Grande guerre autant par le mouvement Dada que par les surréalistes, qu’à l’absence de grands auteurs, de grands textes, ou de grands projets littéraires. Au moment où il mettait en chantier « *Voyage* », Céline avait déjà le sentiment profond d’une nette différence par rapport à ses futurs

¹⁵ R. Sadoul, art. cit.

confrères déjà bien installés, une différence à la fois d'horizon et de pensée littéraires¹⁶.

3. *L'impossible fratrie.*

Philippe Muray, un des biographes de Céline, rappelle cette destinée de l'auteur du « *Voyage* », reprenant les mots de Kafka, s'écriant « Seul comme Céline »¹⁷. Cette solitude, il l'aura tant souhaitée et recherchée, construisant un chemin de croix dans une impossible fratrie. Céline n'a pas aimé les écrivains de sa génération, ou si peu¹⁸, n'hésitant pas à monter au pas de charge contre une littérature molle et pleurnicharde qui ne trouvait pas grâce à ses yeux. Il condamne résolument sans examen tous les grands noms de son époque, de Gide, Claudel, Proust et Mauriac à Breton, Aragon et Sartre¹⁹, et même à l'étranger, l'Américain Faulkner et l'Irlandais Joyce. Il déplore chez ses

¹⁶ Proposant le manuscrit du « *Voyage* » à Gaston Gallimard et Robert Denoël, Céline avait la certitude du succès de son œuvre. Il pensait alors offrir « le prix Goncourt 1932 dans un fauteuil pour l'heureux éditeur qui saura retenir cette œuvre sans pareil ». Le futur écrivain ne désavouait pas alors les rites – notamment celui reste le plus controversé des prix - du champ littéraire français. Le manuscrit édité par Denoël ratait le Goncourt attribué à un auteur de la maison d'édition Gallimard Guy Mazeline pour *Les Loups*. Voir sur cet aspect, Pascal Fouché, *Céline. « Ça a débuté comme ça »*, Gallimard, 2001.

¹⁷ *Céline*, o.c.

¹⁸ Fut-il proche de Lucien Descaves et de Léon Daudet, ses aînés ? Il a de la sympathie pour l'écrivain communiste Henri Barbusse, auteur du remarquable roman *Feu* (1916), représentation hallucinée de la guerre, et Eugène Dabit (*Hôtel du Nord*, 1929) dont le nom s'attache au roman populaire français. Dans *Bagatelles pour un massacre* (Denoël, 1937), il cite aussi Marcel Aymé, qui l'a croqué dans une nouvelle *Avenue Junot*, Georges Simenon, Paul Morand, Claude Farrère et André Malraux.

¹⁹ Il lui consacre spécialement un pamphlet *À l'agité du bocal*.

contemporains une tendance à l'académisme qui freine toute créativité. Devant Robert Sadoul, il stigmatise ce « mal français » qu'est le style, l'expliquant par sa propre expérience : « ...les autres écrivains, forcément, copient plus ou moins des modèles, n'est-ce pas, ils ont un idéal, ce qui est naturel, un enthousiasme : du grec « le dieu qui est en nous », n'est-ce pas. Et ils ont un enthousiasme pour qui, qui, qui ? Pour Paul Bourget, pour Miomandre, pour Voltaire, pour Anatole France, etc. Et alors, cet idéal les empêche de... d'être personnels, n'est-ce pas, et parce que, dans le fond, dans le personnel, il n'y a pas grand-chose à prendre, c'est tout petit ce qu'un homme a de personnel, c'est très faible »²⁰.

Le conformisme de la littérature française, et plus précisément de sa langue, est d'écrire pour « le brevet, le bachot, la licence, le doctorat », pour tous ces modèles académiques contraignants de l'Université que Céline abhorre. Il veut se rapprocher de cette langue française truculente de Rabelais et de Villon qui sait encore inventer l'émotion. Il fait ainsi le choix d'une tradition littéraire française, iconoclaste et oubliée, pour mieux s'écarter de ses confrères dont il dénonce le « communautarisme sclérosé »²¹. Dès lors son parcours dans la littérature, qui n'est jamais en cette époque éloignée des attentes de la politique, se projette volontairement hors des conventions doucereuses et conformistes de la fratrie littéraire dans laquelle il était reçu.

Céline s'empare prestement, dès le succès retentissant du « *Voyage* », de tous les contre-emplois du débat sur la littérature et les idées en France en ces années 1930-1940. L'attribution, bien accueillie dans le monde littéraire, du prix Théophraste Renaudot, qui en était alors à sa troisième

²⁰ R. Sadoul, art. cit.

²¹ P. Muray, *Céline*, o.c.

édition, à son premier roman, n'arrangea rien dans une volonté manifeste de ne jamais s'intégrer et de rechercher la différence. Il va en témoigner dans la fulgurance, dans une verve sismique, accordée aux rumeurs d'un monde qui change, dans une paix menacée.

Murray²² rapporte ce mot de Montaigne que Céline reprendra à l'envi et qui explique ses choix et ses dérives : « Quand on dure assez longtemps on a vu tout et le contraire de tout ». *Le contraire de tout*, Céline s'attache donc à l'être dans sa littérature et dans ses actes.

4. *Un étrange collaborateur.*

Louis-Ferdinand Céline a-t-il toujours eu ce sentiment de parler d'un lieu et d'une posture introuvables dans le contexte français des années 1930-1940, pour donner sens à une solitude proclamée ? La lecture du « *Voyage* » a précocement affiné un portrait du personnage, assez émouvant pour réunir toutes les familles de pensée de l'intelligentsia française, de la droite à la gauche socialiste et communiste. Pensait-on alors enfermer l'auteur dans le pittoresque d'une gouaille, à la fois cruelle et pathétique ? En 1936, il se rend à Moscou²³ pour y manger avidement²⁴ sur

²² Ibid.

²³ Pierre Daix rapporte dans *Aragon* (Paris, Flammarion, 1194) que l'auteur communiste invite dans le numéro 3 de la revue *Commune* (décembre 1933), Céline à se rendre à Moscou pour y constater les progrès de la Révolution russe : « Allez Céline, allez là-bas voir ce que c'est la jeunesse née de la Révolution ! Là-bas, non point pour le plaisir d'un médecin de quartier dans son coin, se développe à millions d'exemplaires la femme dont vous n'avez qu'entrevu l'idéal fardé ». En vérité, Céline s'y rendra pour d'étroites raisons matérielles.

²⁴ Céline n'échappe pas au programme de visites officielles, strictement encadrées par la commission culturelle du parti, des réalisations de l'URSS.

place les droits d'auteur en roubles qu'il ne pouvait transférer en France de la traduction russe – réalisée par Elsa Triolet – du « *Voyage* ». Tout comme le Gide de *Retour d'URSS* (1936), mais dans un tout autre style, atroce et furieux, il va faire son *Mea culpa*. Parle-t-il à propos du système soviétique et de choses vues dans la Russie des Soviets d'« étron » et de « camelote » ? Annonce-t-il déjà dans ce pamphlet les options politiques radicales – voire même anarchistes - qui lui aliènent toute la gauche française qui l'avait portée, dès la sortie du « *Voyage* », sur les fonts baptismaux ? Il y vomit le communisme et le socialisme. Il y revient l'année d'après dans *Bagatelles pour un massacre* : « La misère russe que j'ai bien vue, elle est pas imaginable, asiatique, dostoïevskienne, un enfer moisi, harengs saurs, concombres et délations... Le Russe est un géolier né, un Chinois raté, tortionnaire, le Juif l'encadre parfaitement ». Son intérêt pour Hitler et sa doctrine nazie, et plus généralement pour le fascisme européen, date de cette période et marque son entrée précoce dans la collaboration, même si le mot et son usage n'étaient pas encore répandus.

Dérive droitière et extrême ? Collaborateur, adulant l'image salvatrice d'Hitler, s'engageant encore plus féroce que ce qui pouvait être attendu en cette période, Céline rejoint l'équipe du journal *Je suis partout* et signe des libelles dans *Au pilori*. Il affirme son indépendance et conspue les idéologies et les partis. Si la gauche ne peut être amendée, la droite aussi – et notamment la France libre du général de Gaulle qui commence à faire entendre sa voix – est stigmatisée.

L'activisme de Céline dans la collaboration, dès les lendemains de la défaite française au mois de juin 1940 et de l'occupation d'une partie du pays par les Allemands, fut-il toutefois aussi réfléchi que le furent ceux de Lucien Rebatet, Jacques Chardonne, Pierre Drieu la Rochelle et Robert Brasillach ? Contrairement à plusieurs intellectuels parisiens qui prennent pied - et même des fonctions gratifiantes - dans

la collaboration, Céline n'a pas d'assise politique réelle. C'est un franc-tireur qui se révolte contre la société française et sa classe politique qui ont failli, l'une et l'autre, qu'il veut remettre sur le chemin salutaire, sans que cela relève dans sa démarche du théologique et du sacré. Cette dimension téléologique et rédemptrice ne peut être que celle d'un homme seul, assumant une ultime mission de survie.

Il rejoint alors l'idée d'un sursaut européen dont seule l'Allemagne nazie a le génie. En France, cette idée prend corps dans la Révolution nationale du maréchal Philippe Pétain. Dans une lettre, datée du 2 juin 1941, à l'ambassadeur Fernand de Brinon, délégué général du gouvernement de Vichy en zone occupée, Céline note : « je serais très heureux [...] de concourir dans la mesure de mes faibles talents au rétablissement d'une harmonie européenne collaboratrice »²⁵.

Du lieutenant Heller à Karl Epting et Abetz, Louis-Ferdinand Céline reste dans la proximité des interlocuteurs allemands de la sphère culturelle parisienne et recourt souvent à leur complaisante attention lorsqu'il s'agit de régler quelque menu problème de papier contingenté. De fait, les éditeurs de ses pamphlets (Denoël, Nouvelles Éditions Françaises²⁶), tirés à des dizaines de milliers d'exemplaires chacun, n'en manqueront pas. Invité, probablement aimé et choyé, Céline restait pour les Allemands un collaborateur atypique. Ils auront plus d'égards pour Drieu et l'équipe de la NFR. Sans doute, le délire verbeux de ses romans et de ses pamphlets n'est pas

²⁵ Cf. Philippe Alméras, *Céline entre haines et passions*, Paris, Laffont, 1994.

²⁶ Cette maison est créée par Robert Denoël dès les premiers mois de l'occupation nazie. Il y publie des textes racistes et antisémites comme le fameux *Comment reconnaître le Juif* (1940) de Georges Montandon, un protégé de Céline.

compris par ses amis et lecteurs allemands, attachés à une conception très classique de la littérature française. Il sera presque oublié lors de l'exposition sur *Le Juif et la France*²⁷. Protestera-t-il véhémentement auprès de l'organisateur, l'Institut d'études des questions juives, et de la Kommandantur, lui, l'étrange collaborateur, qui se réclamait depuis longtemps déjà des idées raciales de l'Allemagne nazie ?

5. *Un antisémitisme rageur.*

Un bilan critique, de l'action et de l'œuvre de Céline en ces années 1930-1940, reste inséparable de l'antisémitisme et du racisme. Furent-il alors largement présents dans la société française qui se sentait assiégée ? Georges Soulès, un chroniqueur de *Révolution nationale*, l'organe du Mouvement social-révolutionnaire d'Eugène Deloncle, en résumait ainsi la problématique : « Dans le peuple français, les vertus traditionnelles de nos races de base aryanisées vivent toujours, mais de façon parfois souterraine et latente. Parfois, comme aujourd'hui, ces vertus sont atrophiées. Mais elles peuvent toujours, nous en sommes certains, être régénérées : il suffit de le vouloir »²⁸. Céline s'engage fermement dans ce combat de restauration d'une aryanité menacée dans une « France enjuivée » par les « enjuivants négroïdes ».

Cet engagement ne fut-il pas pris au sérieux, pour ce qu'il est réellement, par ses contemporains ? Beaucoup de critiques rappellent la position de Gide, lisant « *Bagatelles* », renvoyant les gesticulations de Céline à une grosse plaisanterie : « Il va de soi que c'est une plaisanterie. Et si ce n'était pas une plaisanterie, alors il serait, lui Céline,

²⁷ Palais Berlitz, Paris, septembre 1941.

²⁸ *Révolution nationale*, 1^{er} février 1941.

complètement *maboul* »²⁹. Et précisément, Céline exerce furieusement, à bon droit estimera-t-il, cette folie raciste et antisémite où se trouvent réunis « juifs », « nègres » et « asiates ».

Ce combat où il traîne une humanité putrescente, commencé assez tôt dans « *Bagatelles* » est continué avantageusement dans *L'École des cadavres* (1938) et *Les Beaux draps* (1941) ? Il y affirme une haine raciale aux fondements biologiques, mettant en perspective un tableau assez classique du Juif, corrompant le monde par l'argent. Céline a mis en garde, suffisamment tôt dès « *Bagatelles* », sur l'imminence d'une guerre avec l'Allemagne nazie, une guerre non plus pour la bourgeoisie comme ce fut le cas en 1914-1918, mais pour les Juifs qui en tirent les ficelles. Son cri d'alerte fut : « Plutôt Hitler que Blum ».

Dans *Les Beaux draps*, Céline poussera froidement à la liquidation des tous les Juifs dans le monde dans un terrible progrom. « Bouffer du Juif », voilà le mot d'ordre. Cette éradication trépidante est proclamée au nom de l'hygiène physique et mentale. L'auteur des pamphlets déteste autant l'intelligentsia juive – de Bergson à Freud – que les financiers juifs qui forment une seule famille – « la finance juive internationale » - qui tient toutes les banques en France. Dans cette détestation, il met aussi le cinéma et Hollywood, ses producteurs et ses réalisateurs : Chaplin, Korda, Hayes, Fairbank...

Les Beaux draps, pamphlet rageur et survolté, dédié « À la corde sans pendu », y invite-t-il énergiquement les Juifs ? Céline est dans cet ouvrage, comme dans ses autres pamphlets et romans, dans son rôle d'éveilleur et de guide des foules, désignant l'ennemi et les guerres nécessaires. S'honorera-t-il bientôt d'avoir été pour Hitler et l'Allemagne nazie un collaborateur avant la lettre, il sera aussi le plus cinglant raciste et antisémite de son temps. Dans son

²⁹ Jacques Brenner, o.c.

catalogue des haines et des peurs, il y a à côté du Juif, l'Asiate - ce Chinois qui ne va plus tarder à envahir Paris et la Butte - et le Nègre qui va le métisser le monde. Un vieux rêve de pureté s'effondre.

6. *Cracher, injurier, vitupérer.*

Céline donna-t-il toute sa mesure à une insurmontable paranoïa, lui qui se voyait décalé – et recalé - dans tout ce qu'il entreprenait en direction de la société. Voulait-il la réformer à partir d'une position souvent décentrée de pestiféré ? Il a craché, injurié, vitupéré pour les autres et en leur nom. À ce rôle de mouton noir que lui ont attribué les gens de lettres, dès la parution du « *Voyage* », il s'est sacrifié, mu par une grande conviction que ses idées étaient toujours les meilleures. Il pouvait alors s'inquiéter sur son action et sur celle de ses confrères écrivains. Répondant au mois d'octobre 1941 à une enquête de *L'Appel* sur le thème « Faut-il exterminer les Juifs ? », il met en cause le silence des intellectuels de sa génération, notamment Duhamel, Colette, de Monzie, Mauriac, Morand, Guïtry, Bordeaux, Drieu, Montherlant et bien d'autres. Contrairement à eux, n'a-t-il pas déjà suffisamment donné, estimait-il ? Son agitation cataclysmique apportait une bonne conscience à ses confrères, lorsque souvent ils ont pensé ce que disait violemment Céline.

L'écrivain maudit reconnaissait toutefois l'inconfortable situation qui était la sienne, de la collaboration au racisme et à l'antisémitisme, dans laquelle il était enfermé malgré lui. Elle lui vaudra son lot de repoussantes misères, morales et physiques, lors de sa fuite éperdue au lendemain de la libération. N'a-t-il pas subi toutes les avanies, même chez ses amis allemands à Sigmaringen, dépossédé de son or par les nazis aux Pays-bas, vivant dans la précarité au Danemark où il sera longtemps emprisonné, entonnant un long et tragique hymne à la déchéance humaine ?

Portant dans son langage hyperémotif un monde en perdition, « mort à crédit », Céline reste cet homme seul qui n'appartenait à aucune organisation politique, tout en faisant et en défaisant les idéologies politiques de la France des années 1930-1940, celles de la gauche socialiste et communiste et celles de la droite. Ce troublant franc tireur de la politique³⁰, dérangeant les héritages acquis et leurs prébendes, ne pouvait que gêner, voire même incommoder. Jusqu'au bout, de son engagement, portant les démesures de son époque, Céline a voulu être cet « écrivain dans la nécessité de l'époque »³¹. Une époque qu'il voyait déjà depuis son « *Voyage* » comme celle de toutes les folies.

³⁰ En plus d'une occasion, dans ses romans, dans ses pamphlets et dans ses déclarations à la presse, Céline s'est défendu d'avoir des idées. Les idées étaient selon lui partout, même dans les terrasses des cafés, pour qu'on puisse s'en réclamer. Voir sur cet aspect, Jacqueline Morand, *Les Idées politiques de Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Pichon et Durand-Auzas, 1972.

³¹ R. Sadoul, art. cit.